

TRÉSORS DE MON PAYS

PAYERNE



NEUCHÂTEL
ÉDITIONS DU GRIFFON

T R É S O R S D E M O N P A Y S

130

PAYERNE

TEXTE DE
GUSTAVE-H. BORNAND

PHOTOGRAPHIES
RENÉ BERSIER



NEUCHÂTEL
ÉDITIONS DU GRIFFON

COLLECTION DIRIGÉE PAR MARCEL JORAY

LA VIGNETTE DE LA COUVERTURE A ÉTÉ DESSINÉE PAR
FERNAND GIAUQUE

IMPRIMÉ SUR LES PRESSES DE PAUL ATTINGER S. A.,
A NEUCHÂTEL, POUR LE TEXTE, ET DE ROTO-SADAG S. A.,
A GENÈVE, POUR L'ILLUSTRATION, EN 1967

Le Pays

Payerne... c'est tout d'abord un point géographique, l'endroit où la vallée fait place à la plaine, où les horizons s'élargissent et s'éloignent; c'est le lieu où la Broye cessait autrefois de couler pour paresser d'un méandre à l'autre, avant que des berges empierrées ne l'aient conduite en droite ligne au lac de Morat. C'est une région aimable, toute en courbes, où les pentes raides sont inconnues, où chaque colline prend des allures de montagne. Payerne, c'est un pays de mollasse où la douceur de la pierre ne permet pas de reliefs escarpés, des pics ni des crêtes.

Quatre fois, durant les âges géologiques, tout fut noyé sous des flots alternativement doux ou salés; il en est résulté les quatre couches de la mollasse du Plateau, dont deux affleurent ici : la plus jeune a disparu, rabotée par l'érosion; la plus ancienne se cache encore dans les profondeurs du sous-sol. Sur ces dépôts solidifiés au cours des millénaires, une langue du glacier du Rhône déferla, éliminant certaines formations, creusant profondément la vallée de son soc puissant; en se retirant, elle laissa le terrain tapissé de moraines qui sont aujourd'hui autant de gravières. Elles sont précieuses dans ce coin de pays si dépourvu de pierres dures que les bâtisseurs romains ont dû aller chercher leurs moellons jusque dans les carrières du Jura.

Après le glacier, les eaux ont continué à modeler le relief; puis, une dernière fois, une vaste nappe lacustre recouvrit toute la contrée, transformant la végétation en tourbe et déposant d'épais bancs d'argile, gisements connus — et exploités — depuis longtemps. Montez un soir d'automne sur la colline des Invuardes ou sur la terrasse de Corges : les brumes traînant dans les bas-fonds vous indiqueront le niveau de cette mer intérieure et les rives d'où le ressac enlevait des matériaux

qu'il déposait plus loin. Perché ainsi à quelques dizaines de mètres au-dessus du fond de la vallée, vous comprendrez du même coup pourquoi les anciens avaient bâti sur les hauteurs — bien relatives — qui les mettaient au sec. Tous les villages, toutes les agglomérations de la Basse-Broye sont érigées sur les rebords de la plaine et sur les collines qui en dépassent. Seules des constructions plus récentes occupent les fonds : cela doit nous rappeler qu'il y a moins d'un siècle, avant la première « correction des eaux du Jura », tous ces terrains marécageux étaient le domaine des grenouilles, des vernes et des chênes têtards.

Aujourd'hui, des champs les ont remplacés qui s'étendent dans la plaine, séparés de loin en loin par un boqueteau ou un rideau d'arbres formant abri contre le vent. Car les vents, ici, peuvent être violents ! La bise en particulier, qui vient du nord-est sans être freinée par rien. Après avoir balayé le Seeland bernois et levé sur le lac de Morat des vagues que l'on s'étonne de rencontrer sur une aussi petite surface, elle se rue sur la Basse-Broye. Supportable lorsqu'elle tempère agréablement la chaleur lourde du gros de l'été, elle fait sentir plus cruellement encore la morsure du gel de février, abaissant souvent le thermomètre au-delà de vingt degrés sous zéro. Le pays, ouvert ainsi sur l'intérieur des terres, connaît un climat nettement continental, avec des écarts de température importants ; il est en outre relativement sec pour nos conditions helvétiques : il y tombe à peine un peu plus d'eau que sur le Bas-Valais.

C'est dans ce coin du Pays de Vaud que vous trouverez Payerne, à l'endroit où, sur les cartes de géographie, ce canton semble être étranglé par deux districts fribourgeois voisins, à mi-chemin de Lausanne et Berne, de Fribourg et Yverdon.

Le territoire de la commune s'étend au loin dans la plaine, jusque vers la Petite-Glâne, longe la frontière cantonale au sud-ouest, pousse une pointe au sud dans la direction de Trey, puis remonte à l'est sur les collines faisant limite avec Fribourg avant de redescendre vers Corcelles qu'il englobait encore au début du siècle passé. Ce territoire comprend aussi quatre hameaux essentiellement agricoles — Verschez-Perrin, Etrabloz, Corges et Vers-chez-Savary — fiers de n'avoir pas toujours eu la même histoire que la ville. On y trouve enfin la vaste forêt de Boulex, dont les hêtres centenaires forment, le long de la route cantonale, une avenue imposante : il y arrive que le garde forestier soit interpellé par un automobiliste de passage cherchant le château qui doit bien se cacher quelque part !

C'est à peu près au centre de ce territoire que se dresse la bourgade; autrefois étroitement serrée sur sa colline, autour de son couvent, elle en déborde aujourd'hui de toutes parts, dans la plaine comme sur les pentes des Invuardes.

L'Histoire

Toute la Basse-Broye a été colonisée de bonne heure. Il y eut des abris sous roche près de Corcelles et de Vers-chez-Savary ; les rives des lacs voisins ont été fortement occupées par les « lacustres » et les palafittes y sont nombreux; la forêt de Roverez — une partie du bois de Boulex — contient encore un tumulus datant de l'âge du fer où l'on a retrouvé, entre autres objets, un magnifique cercle d'or.

Ce sont cependant les Romains qui ont laissé dans cette région le plus de traces de leur passage : Aventicum était tout proche et le rayonnement de la capitale de l'Helvétie devait forcément rejaillir jusqu'ici. C'est là que les voies romaines reliant Avenches à Yverdon, à la Haute-Broye et au Gros-de-Vaud passaient la rivière et il se dressa très probablement de bonne heure un poste de garde et un relais sur les bords de la Broye. Mais la colline n'était pas inhabitée pour autant. Les dernières fouilles faites dans le sous-sol de l'Abbatiale ont en effet mis à jour une partie des restes d'une vaste construction romaine, celle-là même peut-être qui fut édifiée vers le 3^e siècle de notre ère par Publius Graccius Paternus, ce notable d'Aventicum qui devint le parrain de la ville : c'est à lui en effet que Payerne doit son nom — elle s'appelait encore Paterniacum en 1228 — et une inscription le mentionnant, scellée par les constructeurs de l'Abbatiale dans le mur de la chapelle de Grailly, figure en quelque sorte, gravé dans la pierre, l'acte de baptême de la cité!

Mais Payerne ne doit pas que son nom à Publius Graccius Paternus : il est fort probable qu'un village — un *fundus* — se soit rapidement créé autour de sa *villa*, village qui fut ainsi l'embryon de la bourgade elle-même. Et lorsque Marius, évêque de Lausanne, y construisit une chapelle qu'il dédia à la Vierge Marie le 24 juin 587, ce serait sur un terrain acquis dans cette intention du domaine de Paternus.

Quant aux restes visibles de l'époque romaine, il faut les chercher dans les moellons calcaires réutilisés en grande quantité lors de la construction de

l'Abbatiale; et une colonne — venait-elle d'Aventicum ou se trouvait-elle sur place ? — soutient aujourd'hui encore le cintre d'une des fenêtres du *Vendo*.

Au déclin de Rome, Payerne connut aussi les invasions barbares; ici, ce sont les Burgondes qui occupèrent le pays, laissant dans une nécropole découverte en Pramey, non loin de la route de Fétigny, de nombreux et fort beaux objets. Plus tard les Sarrasins, sous la conduite du légendaire Alibas, mettront la campagne à feu et à sang durant de trop longues années; il se pourrait qu'ils aient laissé quelques traces dans le sang de certains habitants...

Pour tenter de se protéger, on abandonnait alors les fermes isolées et l'on se groupait en village, sous l'autorité d'un grand propriétaire terrien. Il semble normal de penser que l'on ait, ici, recherché l'abri du *fundus* de Paternus qui existait déjà, augmentant du même coup l'importance de l'agglomération. Et plus tard, l'oratoire chrétien de saint Maire n'aurait fait que reprendre, au milieu de la bourgade naissante, la place des divinités romaines. Payerne était née; elle allait se développer lentement.

Le 10^e siècle provoqua une série de donations en faveur des bénédictins de Cluny, tout spécialement de la part de la maison de Bourgogne qui possédait de nombreuses terres dans la région. Deux documents, datés de 961 ou 962, et connus sous le nom de « testaments de la Reine Berthe », semblent faire remonter à la « royale filandière » la fondation du couvent lui-même. Ces actes paraissent bien aujourd'hui avoir été établis postérieurement pour justifier les possessions des moines payernois! Quoi qu'il en soit, Berthe et sa fille, l'impératrice Adélaïde, le roi Conrad comme le duc Rodolphe sont à compter parmi les principaux bienfaiteurs du nouveau monastère dont le prieur se vit bientôt à la tête d'un vaste domaine.

De tous ces parrains et donateurs, seul le souvenir de Berthe de Bourgogne est resté lié à Payerne et à son couvent, et l'on ne compte plus les légendes qui se sont créées autour de son nom, ni les objets qui lui furent attribués au cours des âges! C'est ainsi que le cercle d'or trouvé dans le tumulus de Roverez devint sa couronne, qu'une selle blindée provenant peut-être de la bataille de Morat se mua en selle de la Reine avec, nettement visible, « le trou où elle mettait sa quenouille », que les vignobles achetés par la ville au 16^e siècle se transformèrent en donation de la souveraine à ses fidèles sujets! Jusqu'à son tombeau qui est faux. En effet, on tenait si fort à posséder ses restes — elle fut ensevelie dans l'Abbatiale et

Adélaïde vint se recueillir en 999 sur la sépulture de sa mère — que le premier sarcophage découvert dans le narthex en 1817 lui fut attribué; on le transporta en grande pompe dans l'église paroissiale voisine où l'on édifia un monument longtemps vénéré. Le doyen Bridel, en composant l'épithaphe gravée dans une dalle de marbre noir, eut la sagesse de se retrancher derrière la tradition; bien lui en prit, car les plus récentes fouilles du sol de la nef de l'Abbatiale ont fait découvrir un tombeau placé dans l'axe du premier édifice, tapissé d'un enduit rouge et contenant, entre autres, des ossements féminins; la sépulture avait été violée, mais il y a davantage de chances que l'on ait ici les restes véritables de la noble reine.

Le dernier Rodolphien, décédé sans enfants, légua son héritage à l'empereur Conrad II qui, le 2 février 1033, fut couronné à Payerne roi de Bourgogne. Plus tard, les vastes propriétés du monastère excitèrent la convoitise des nobles, spécialement des Habsbourg et de la maison de Savoie, qui désiraient, autant les uns que les autres, se voir confier l'avouerie du couvent avec tout ce qu'elle représentait. En 1225, c'est Fribourg qui prend sous sa protection Payerne et son église; dès 1240, c'est au tour de Pierre de Savoie, puis de son frère Philippe qui obtint le libre usage, en pleine ville, d'une tour fortifiée lui assurant une autorité effective. En 1283, la guerre se ralluma entre Philippe et l'empereur Rodolphe de Habsbourg qui assiégea Payerne durant six mois, endommageant l'Abbatiale par ses bombardements; cette résistance héroïque sauva le reste du Pays de Vaud des visées de l'empereur, mais ne put l'empêcher de s'attribuer l'avouerie du couvent. A sa mort, en 1291, Amédée de Savoie s'en ressaisit, puis elle passa en diverses mains à la faveur de cette période troublée. En 1314 enfin, un arrangement la rendit à la maison de Savoie où elle sera héréditaire jusqu'à la conquête bernoise.

Depuis toujours cependant, les bourgeois avaient mal supporté la dépendance dans laquelle ils étaient tenus, par le couvent d'abord, par les comtes de Savoie ensuite, et ils avaient réussi à se faire octroyer des franchises, confirmées par écrit pour la première fois en 1348. Parallèlement, ils avaient recherché l'appui des villes voisines; ainsi, parmi les premières des cités vaudoises, Payerne signa vers le milieu du 14^e siècle plusieurs traités de combourgeoisie: avec Berne en 1343, Fribourg en 1349, le comte de Neuchâtel en 1356 et avec Morat en 1364. Grâce à cette politique, et seuls parmi les habitants du pays de Vaud à l'exception des sujets du comte de Gruyère, des Payernois luttèrent à Morat à côté des Confédérés en 1476. Mais cela a surtout valu à Payerne d'éviter les pillages que subirent, à cette même époque, nombre de localités voisines et, lors de la conquête de 1536,

lui permit de conserver ses anciens droits. Ville alliée et non ville conquise, elle connut ainsi un sort différent de celui des autres cités vaudoises; le Schaffner — gouverneur bernois — résidant ici n'avait pas juridiction sur la localité, où le gouvernement de Leurs Excellences était représenté par un avoyer, bourgeois de Payerne.

Cette dualité donna lieu du reste à de nombreux conflits, dus souvent à des excès de zèle de part ou d'autre. Les Payernois étaient au surplus fort remuants à l'époque et se bagarraient avec leurs voisins dépendant des sires d'Estavayer, avec le couvent ou même entre eux!

La signature de ces traités de combourgeoisie n'alla cependant pas sans poser parfois des cas de conscience aux Payernois. Lorsque Berne, en 1447, se joignit à la Savoie contre Fribourg, à d'autres moments aussi, il fallut choisir de s'allier à l'un des combourgeois contre un autre. Généralement, la sympathie allait à Berne, et c'est sous cette bannière que nous les trouverons lors des incursions des Confédérés en Pays de Vaud (1475, 1530, 1536) comme lors des guerres de Kappel en 1529 et 1531. Enfin, c'est ensuite de l'intervention pressante des Bernois — qui avaient adopté la Réforme en 1528 — que la nouvelle croyance put prendre pied sur les bords de la Broye.

Sous le régime bernois, Payerne continua à se développer tranquillement, retirant souvent de sa combourgeoisie des avantages substantiels. Tous les différends survenant entre avoyers et gouverneurs étaient tranchés par Leurs Excellences en faveur de la ville et de ses droits; elle eut ses propres lois, révisées et imprimées en 1733, qui différaient sur plus d'un point de celles qui régissaient le reste du Pays de Vaud; elle reçut une part des biens du couvent désaffecté; elle fut enfin le siège de plusieurs conférences internationales, pour la dernière fois en 1655 lorsque les représentants des cantons réformés discutèrent avec l'Angleterre et la Hollande du sort des Vaudois du Piémont.

En 1798, Payerne fut l'éphémère chef-lieu du canton de Sarine et Broye avant d'être incorporée — à son corps défendant et pour quatre ans seulement — au canton de Fribourg. En 1802, enfin, elle fut attribuée au canton de Vaud.

La Cité

Groupée sur sa colline, la vieille ville se serre dans l'espace que lui mesuraient ses murailles, probablement peu modifiées au cours des temps. Nous les connaissons, par des dessins et par quelques restes subsistant encore, telles qu'elles devaient être au 16^e siècle; elles sont entièrement sur la rive droite de la Broye, le faubourg de Vuary — comme celui de Glatigny du reste — ayant toujours été hors des murs. Les trois portes furent démolies entre 1835 et 1841 parce qu'elles menaçaient ruine et formaient entrave à la circulation; en 1835 on dut creuser le sol sous la porte de Berne pour permettre le passage d'un convoi transportant un bateau à vapeur du Léman au lac de Thoune. Elles devaient donner à Payerne le cachet que l'on se plaît à reconnaître à Morat ou à Estavayer.

Du Pont de Ville où se dressait la Porte de Broye, les fortifications descendaient le cours de la rivière en longeant le quartier des Moulins puis, obliquant au nord-est derrière les maisons de la rue à Thomas, aboutissaient à la tour de Barraux, encore debout avec quelques mètres du chemin de ronde; un nouveau quart de tour à droite et c'était, un peu plus loin, la Porte de Plagnieux (ou de Berne) vers l'entrée resserrée de la Grand-Rue. De là, l'enceinte courait parallèle à l'actuelle rue de la Gare, laissant plus à l'intérieur la tour massive où les comtes de Savoie rendaient justice. La Porte de Glatigny dominait la route de Lausanne, tandis que la vaste Tour du Prieur marquait l'angle méridional des fortifications. Ce donjon, habitation du prieur du couvent, possédait son propre système de défense; bien qu'il fût d'une époque beaucoup plus récente, on ne manqua pas d'en faire le « Château de la Reine Berthe », bien entendu!

Huit tours, trois portes, mille deux cent cinquante mètres de murs, telles étaient les défenses de la cité. C'est à l'intérieur de cette enceinte que se pressait tout le Payerne ancien : un carré de rues principales — les actuelles Grand-Rue, rue de Lausanne, rue des Granges et rue de Savoie — plusieurs ruelles tortueuses, la place du Marché, le Verger du Couvent. Un élargissement, au milieu de la Grand-Rue, situe l'emplacement du relais, devant l'ancien Hôtel de Ville où se trouve encore la pinte communale. Deux fontaines du 16^e siècle au fût surmonté d'une statue de banneret et un puits, tous trois déplacés du reste, nous donnent une idée de ce que devait être l'approvisionnement en eau à l'époque.

Dans ce cadre, au cœur même de la cité, sur la colline qui porta la *villa* de Paternus et la chapelle de Saint-Maire, se dresse aujourd'hui l'ensemble architectural qui a fait en bonne partie le renom de Payerne.

Le *Temple paroissial*, lui, fut construit entre les 13^e et 15^e siècles, peut-être sur l'emplacement de la chapelle primitive de Marius. Ses colonnes massives dépourvues de chapiteaux soutiennent un mur droit sur lequel repose un plafond plat. Le cœur, ogival, contient encore quelques pierres tombales des familles des gouverneurs bernois, et l'on a conservé certaines stalles du 17^e siècle aux armes d'anciens bourgeois. On peut y voir aussi dans l'un des bas-côtés le tombeau où l'on déposa en 1818 les restes présumés — et apocryphes! — de la reine Berthe. La chaire monumentale de 1766 est un intéressant témoignage de l'art baroque, tandis que le buffet des orgues, de la même époque, abrite un très bel instrument.

La *Maison des Régents* — l'ancienne demeure du Doyen — prolonge la façade sud du Temple et clôt l'un des côtés de la délicieuse *place du Tribunal*. C'est en 1572 que l'on construisit le bâtiment fermant le fond de cette place, et dont le perron aux deux larges rampes sert souvent de tribune lors des manifestations publiques. C'est là que siègent les autorités de la ville — Conseil communal et Municipalité — ainsi que le Tribunal de district et la Justice de paix. C'est là aussi que se célèbrent les mariages. Deux magnifiques heurtoirs de bronze à tête de lion décorent sa porte; d'origine romane, ils devaient autrefois orner l'entrée du couvent, peut-être même la porte principale de l'Abbatiale. A l'intérieur se trouvent des tableaux et des fresques du 16^e siècle, tandis que la *Salle Pierre Viret*, à l'étage inférieur, recèle une remarquable arcature en bois.

Le troisième côté de la place est fermé par le mur du *Vendo*, l'ancienne salle capitulaire du couvent qui servit longtemps de cave aux Payernois. La porte d'entrée percée par les Bernois a été murée et encadre le fac-similé d'une inscription romaine retrouvée ici et dédiée à la déesse Aventia par un citoyen de Nyon. Quant à l'entrée primitive du *Vendo*, il faut la chercher sur la façade opposée, dans la *Cour du Château* qui est l'ancien cloître du couvent. C'est le seul des bâtiments conventuels à nous être parvenu; il est intéressant à plus d'un titre, par l'appareillage de sa maçonnerie tout d'abord, l'élégance de ses proportions, sa porte et ses fenêtres romanes. L'intérieur en est gothique, les voûtes d'arête reposant sur deux colonnes trapues aux chapiteaux ornés de feuilles d'acanthé et de mascarons. L'étage dominant la salle du *Vendo* renferme les collections d'un petit musée en bonne partie consacré à l'histoire locale.

Au sud, la cour est close par l'ancien *Château du gouverneur*, bâtiment bernois ayant remplacé les cellules des moines; il abrite les salles du collège secondaire et recèle en sous-sol des caves dont les Payernois sont fiers à plus d'un titre. Du *cloître* lui-même, il ne reste malheureusement rien, sinon quelques vestiges d'arrachement contre le mur sud de l'Abbatiale, le relevé, sur le pavage de la cour, des fondations retrouvées lors de divers travaux et quelques fragments d'arcatures.

Enfin, à une place marquée dans nos souvenirs d'enfant parce que la neige y fondait plus vite qu'ailleurs, on a retrouvé le vieux puits du couvent qui allait chercher l'eau à plus de douze mètres de profondeur, au sein même de la colline.

L'Abbatiale

Mais tous ces bâtiments, si réussis soient-ils, ne forment qu'un cadre au plus précieux d'entre eux! Au centre même de cet ensemble, tel un joyau dans son écrin, se dresse en effet l'*Abbatiale* qui donne à la cité son caractère unique.

L'année 962, longtemps considérée comme date de fondation de la première église, semble moins sûre aujourd'hui; la création du couvent est-elle quelque peu postérieure ou, au contraire, légèrement plus ancienne, cela n'a pratiquement aucune importance; nous nous contentons de savoir que l'Abbatiale est millénaire, à peu de chose près. Mais cette église-là, celle de Berthe et d'Adélaïde, a bien peu de points communs avec le monument que nous admirons; et si ses fondations ont bien été retrouvées lors des dernières fouilles, plus rien n'en subsiste au-dessus du niveau du sol. Elle s'étendait presque entièrement dans la nef actuelle, sans empiéter ni sur la Tour Saint-Michel (le narthex), ni sur le transept; ses trois absides s'arrêtaient à la hauteur de la sixième travée de l'église que nous connaissons. Au début propriété de la famille royale de Bourgogne, on peut penser que sa fondation ne précéda pas de beaucoup la donation de Payerne à Cluny.

Se révéla-t-elle rapidement trop petite? C'est possible. Quoi qu'il en soit, elle ne dura pas longtemps et, au début du 11^e siècle déjà, commença la construction du nouvel édifice. Ce fut tout d'abord le mur séparant le narthex de la nef, qui témoigne, aujourd'hui encore, d'un faux départ: un pilier, au nord de la porte, ne correspond à rien et prouve seulement que l'on a modifié très tôt le plan initial en

élargissant le vaisseau. Puis l'on édifia la Tour Saint-Michel et le mur nord, qu'Odilon, le quatrième abbé de Cluny, remaniera quelques années plus tard lors de la construction de la nef; il ramènera à six les sept travées prévues à l'origine, ce que l'on peut encore facilement déceler à l'examen de la façade nord où les contreforts primitifs sont toujours en place. Les successeurs d'Odilon, surtout Hugues, achèveront l'édifice au cours de la seconde moitié du 11^e siècle, en construisant le transept, le chœur et les quatre chapelles, pour réunir finalement ce chevet à la nef par une septième et dernière travée. Puis ce fut le *Vendo* et, probablement, le premier cloître.

Cet ensemble de pur style roman bourguignon devait être partiellement remanié aux siècles suivants : les chapelles de Grailly, de Bonivard, d'Estavayer, le clocher, les parties hautes de la Tour Saint-Michel sont postérieures. Ces éléments gothiques se sont du reste incorporés à l'édifice en un tout harmonieux, sans rien lui enlever de sa majesté due surtout à ses proportions et à ses dimensions: plus de soixante-six mètres de longueur totale, vingt-six mètres de large au transept, le coq du clocher planant à soixante-trois mètres au-dessus de la place; la nef, longue de trente-sept mètres, voit sa voûte s'élever graduellement et passer de treize mètres vers le narthex à quinze mètres à la dernière travée précédant le transept.

La décoration intérieure, particulièrement sobre, est pratiquement limitée dans la nef à la seule coloration des pierres où jouent alternativement le jaune du calcaire du Jura et le gris du grès de la Molière. Un seul des chapiteaux surmontant les piliers massifs est ouvragé et il faut lever bien haut les yeux pour découvrir les sculptures naïves décorant le chœur et le transept. Quant à la peinture, elle est également bien discrète; la plus ancienne qui nous soit parvenue semble dater du 12^e siècle : bien modeste, elle figure un tissage et fut retrouvée intacte dans l'embrasure d'une fenêtre de la chapelle de la Résurrection, la première abside au nord du chœur. C'est là aussi que l'on a mis à jour une décoration à base d'écus de Savoie — datant de 1300 environ lorsque cette maison mit la main sur l'avouerie du couvent — ainsi que quelques fresques représentant la Nativité, l'Annonciation, Getsémané et l'Ascension. Par contraste, la chapelle de Saint-Jean, aménagée en 1454 par le prieur Jean de Grailly, frappe d'autant plus avec son ciel d'azur profond constellé d'étoiles d'or et ses fresques dont la richesse éclate face au dépouillement du reste de l'édifice. Les dernières peintures enfin — les plus belles aussi — doivent être cherchées à l'autre extrémité de la nef, dans le narthex; ce sont

de remarquables fresques du début du 13^e siècle, hélas bien mutilées, figurant d'un côté le Christ du Jugement dernier avec la Vierge, saint Jean-Baptiste et les Apôtres et, de l'autre, le Christ en majesté entouré de deux séraphins et des vingt-quatre vieillards de l'Apocalypse. Malgré leur mauvais état de conservation, elles forment un ensemble extraordinairement intéressant.

A l'intérieur du bâtiment toujours, on remarquera la tribune dominant l'une des entrées latérales, vers l'accès au clocher; lui faisant face à l'autre extrémité du transept, un escalier de mollasse assurait la communication avec les locaux du couvent dominant le *Vendo* et permet encore d'accéder à la partie haute de la chapelle de Grailly, qui fut peut-être un local d'archives. A l'étage supérieur du narthex enfin, que l'on atteint par une montée très raide taillée en partie à même le mur, se trouve la chapelle dédiée à saint Michel; la niche qui contenait fort probablement la statue du saint fait curieusement saillie dans le mur dominant l'entrée, à l'intérieur de la nef. C'est dans cette chapelle qu'a été déposée, lors de son remplacement, la couronne entourant la base du clocher, couronne qui rappelle que Payerne était l'une des résidences des ducs de Bourgogne.

Le visiteur actuel de cet édifice a peine à s'imaginer ce qu'il était avant le début des travaux de restauration. Sitôt après la conquête bernoise, l'installation du culte réformé et la suppression du couvent, l'Abbatiale avait en effet été désaffectée. Deux planchers courant sur toute sa longueur la partageaient en trois étages dont les Bernois — et les Vaudois après eux — firent une fonderie de cloches, un grenier, un arsenal, une caserne, une salle de gymnastique, une loge des pompes, une prison... Dans certaines chapelles, on installa même il n'y a pas si longtemps des chaudières pour les « soupes populaires » distribuées par la commune aux indigents.

Certains se sont indignés et s'indignent encore de ces utilisations profanes; mais n'est-ce pas justement à elles que l'on doit la conservation de l'édifice tout entier? Le Temple voisin était bien assez vaste pour accueillir les paroissiens du 16^e siècle et l'on peut se demander ce qu'il serait advenu de l'Abbatiale si les Bernois ne lui avaient pas trouvé un but bassement utilitaire. N'aurait-elle pas subi le sort de l'Abbaye de Cluny? C'est assez probable, dans tous les cas fort possible. Ne lançons donc pas d'anathème contre les Bernois qui, même au prix d'une profanation, permirent de sauvegarder ce monument; et rendons grâce à ceux qui, très tôt, supprimèrent la fonderie de cloches, par crainte d'incendie, pour la remplacer par des greniers!

Peu à peu, la restauration commencée en 1920 a dégagé les lignes si pures de l'édifice, à l'intérieur comme à l'extérieur, rétablissant dans son intégrité tout ce qui pouvait l'être, le révélant peu à peu aux archéologues comme aux amis de l'art. Les Payernois eux-mêmes savent maintenant quel trésor inestimable ils possèdent au cœur de leur cité; ils en sont fiers à juste titre et vénèrent la mémoire des hommes qui ont fait revivre ce témoin de leur passé, Louis Bosset, architecte, et Albert Burmeister, historien, en tout premier lieu. Et c'est avec éclat, et une ferveur toute particulière, qu'en été 1963 ils ont fêté le millénaire de la fondation de « leur » Abbatale, rendant du même coup ce sanctuaire au culte divin après une interruption de plus de quatre siècles.

Les Habitants

Ces Payernois, qui sont-ils ?

Les archives de la ville nous ont gardé les noms de septante-six familles bourgeoises, dont trente-six sont aujourd'hui éteintes. La plupart remontent fort loin dans le temps, les plus anciens, les Cherbuin, étant mentionnés en 1295 déjà; trente-trois d'entre elles sont antérieures au 16^e siècle. C'est dire que, pendant longtemps, on a vécu « entre soi », et cela même si Payerne se trouve depuis toujours sur d'importantes voies de communication. Les passants, s'ils s'y arrêtaient, semblent ne pas y avoir souvent fait souche.

Aujourd'hui, les choses ont changé ensuite du continuel brassage de population que l'on observe ici comme ailleurs. Mais, si l'hospitalité des Payernois est proverbiale et s'ils font tout pour que leurs hôtes se sentent à l'aise sur les bords de la Broye, l'assimilation complète demande du temps. Et l'on ne peut commencer à se dire véritablement Payernois que lorsqu'on a milité au sein de quelques-unes de ses innombrables sociétés, que l'on a été égratigné dans le célèbre *Journal des Brandons* et que l'on arrive à distinguer par leurs surnoms une partie tout au moins des nombreux Jomini, Savary ou Willommet. La véritable intégration demande au moins une génération; le fin du fin serait de pouvoir être admis dans les rangs du très occulte « Comité des Masqués », pendant longtemps seul organisateur de la fête des Brandons; mais là, de très authentiques Payernois eux-mêmes ont échoué!

Cela ne veut pas dire que le Payernois vive en vase clos; il est au contraire ouvert, affable, fort hospitalier, mais toujours avec une pointe de malice envers ceux « du dehors ». Caustique même parfois, il est par ailleurs le plus souvent prêt à rendre service et se dévoue sans compter pour les œuvres ou les actions qu'il estime méritoires. Généreux de sa bourse et de son temps, il connaît encore le geste gratuit et il est de règle à Payerne, même lorsqu'il s'agit de l'organisation de fêtes importantes, que chacun y aille de son écot. Ces fêtes, les plus modestes aussi, il les fait durer au moins trois jours, sans qu'il faille pour autant le traiter de fêtard! C'est qu'il serait volontiers cocardier, qu'il aime se sentir dans la foule de ses amis et qu'un bon verre ne lui fait pas peur! Politicard le plus souvent, il se range par tradition de famille plus que par conviction personnelle dans l'un des partis qui luttent, farouchement parfois, dans l'arène politique locale. Mais, hormis cela, il est depuis longtemps foncièrement doux et pacifique et il est d'autant plus surprenant que l'un des plus glorieux Payernois ait été justement un homme de guerre, le général Henri Jomini, stratège remarquable et écrivain militaire de génie, celui que l'on surnomma le « devin de Napoléon ». Son buste en bronze, après avoir trôné pendant bien des années entre deux canons derrière le chevet de l'Abbatiale, a été transporté au début de l'avenue qui porte son nom et qui conduit aux terrains militaires. Si l'on excepte les deux bannerets des fontaines, c'est le seul Payernois à qui ses concitoyens ont cru devoir décerner l'immortalité de la statue; la reine Berthe, si elle est de tous les cortèges, attend encore la sienne!

Le nombre des sociétés de tout ordre qui accaparent l'activité extraprofessionnelle des quelque six mille cinq cents habitants est extrêmement élevé, plus élevé peut-être qu'ailleurs. Comme aussi sont remarquablement nombreuses les pintes qui jalonnent ses rues! Il faut probablement rapprocher ce besoin d'activité sociale de l'isolement relatif de Payerne: il n'y a pas si longtemps, c'était presque un voyage que d'aller à Lausanne et il ne faut pas s'étonner si le Payernois, restant chez lui, ait ressenti si fort le désir de communier avec ses semblables dans l'exercice du sport, de la musique ou du théâtre. Ou de la politique, car l'histoire payernoise est aussi faite des luttes, parfois violentes, qui ont opposé les partis en présence sur le plan local.

C'est le propre d'une cité active, et Payerne l'a toujours été: le collège secondaire communal, qui compte près de trois cents élèves, est vieux de plus de cinq siècles, bien des sociétés ont déjà fêté leur centenaire et les quelques nouvelles

venues ont rapidement pris un essor réjouissant. Notons parmi ces dernières une section de l'Université populaire, le Bébé-orchestre (qui doit être le premier en date en Suisse romande), une Ecole de musique dépendant directement du Conservatoire de Lausanne. Relevons aussi qu'il faut deux instances — l'Union des sociétés locales et la Commission culturelle municipale — pour coordonner toutes leurs manifestations!

L'activité économique a été, durant des siècles, axée sur l'agriculture et le commerce. Payerne est aujourd'hui encore le centre artisanal, financier et commerçant d'un vaste arrière-pays débordant largement les limites cantonales, et ses foires ont eu leur heure de célébrité. Comme ailleurs elles ont perdu leur importance, mais l'ouverture de plusieurs grands magasins à rayons multiples n'a fait que renforcer l'attrait que la cité exerce sur la campagne environnante. Quant aux exploitations agricoles payernoises, elles se sont bientôt toutes regroupées sur la rive gauche de la Broye — dans le faubourg de Vuary — et dans les Hameaux; il s'y ajoute encore quelques fermes isolées, derrière le Bois de Boulex, sur la colline des Invuardes ou dans la plaine. La commune possède du reste elle-même certains parmi les plus beaux de ces domaines, qui ont nom Ferme-des-Marais, Les Mottes, Belle-Ferme ou Grange-de-la-Ville.

L'agriculture pratiquée dans cette région est polyvalente et l'on trouve aussi bien des cultures de céréales que des champs de pommes de terre ou de betteraves sucrières, des prés que du colza. Une place à part a toujours été réservée au tabac, introduit ici dès le début du 18^e siècle et qui, malgré le morcellement extrême de la propriété, a permis le maintien de nombre de petites exploitations. Cette culture a connu ses heures de gloire et a été à la base de la fabrication des cigares qui, avec des fortunes diverses, s'est maintenue jusqu'à nos jours. L'élevage, pour son compte, a quelque peu perdu de son importance, à l'exception peut-être des porcs qui alimentent la plus ancienne des industries locales et qui ont valu aux Payernois le surnom de « Cochons Rouges » dont ils ne se vexent plus depuis longtemps! Le saucisson de Payerne est connu bien loin à la ronde et de nombreux charcutiers vivent en bonne partie de l'exportation de ce produit de choix.

Son renom tient peut-être à ce que ces porcs pâturaient librement autrefois dans les vastes forêts, alors couvertes de hêtres et de chênes, s'étendant aux abords de la ville. Ces droits de parcours, octroyés par le couvent et reconnus par ses successeurs, sont du reste à l'origine d'une particularité unique dans le canton. Les habitants des Hameaux possédaient jadis des droits distincts de ceux des citadins;

lorsque ces servitudes furent rachetées par le tout jeune canton de Vaud au début du siècle dernier, la ville accepta une indemnisation en espèces tandis que les habitants des « hauts », en bons terriens qu'ils étaient, exigèrent en compensation une certaine surface de forêt. C'est ce qui a conduit à cette sorte de commune dans la commune que représente la « Copropriété des Usagers des Hameaux »; les bourgeois habitant ces quatre villages gèrent ainsi en commun des biens dont le revenu leur appartient en propre et qui ne regardent en rien les autres Payernois!

Et, puisque nous parlons de la terre, nous ne saurions omettre les vignes que Payerne possède à Lavaux depuis le 16^e siècle et qui font de cette cité, bien qu'éloignée de toute région viticole, l'un des gros propriétaires vigneron du canton. Payerne est fière de ce vaste domaine et des crus de grande classe qu'il produit et qui viennent mûrir lentement dans les caves du Château. Commencée en 1545, cette politique d'achats devait se poursuivre jusqu'au siècle dernier; malgré l'amputation consécutive à la séparation d'avec Corcelles il y a cent cinquante ans, les vignobles de Bertholod, Montagny, Grandchamp, Bellettaz et Grandvaux s'étendent aujourd'hui sur quelque douze hectares que travaillent six familles de vignerons. Les municipaux surveillent ces cultures d'un œil jaloux et, chaque automne, la vendange se fait sous le regard vigilant de « partisseurs » que la commune délègue sur place.

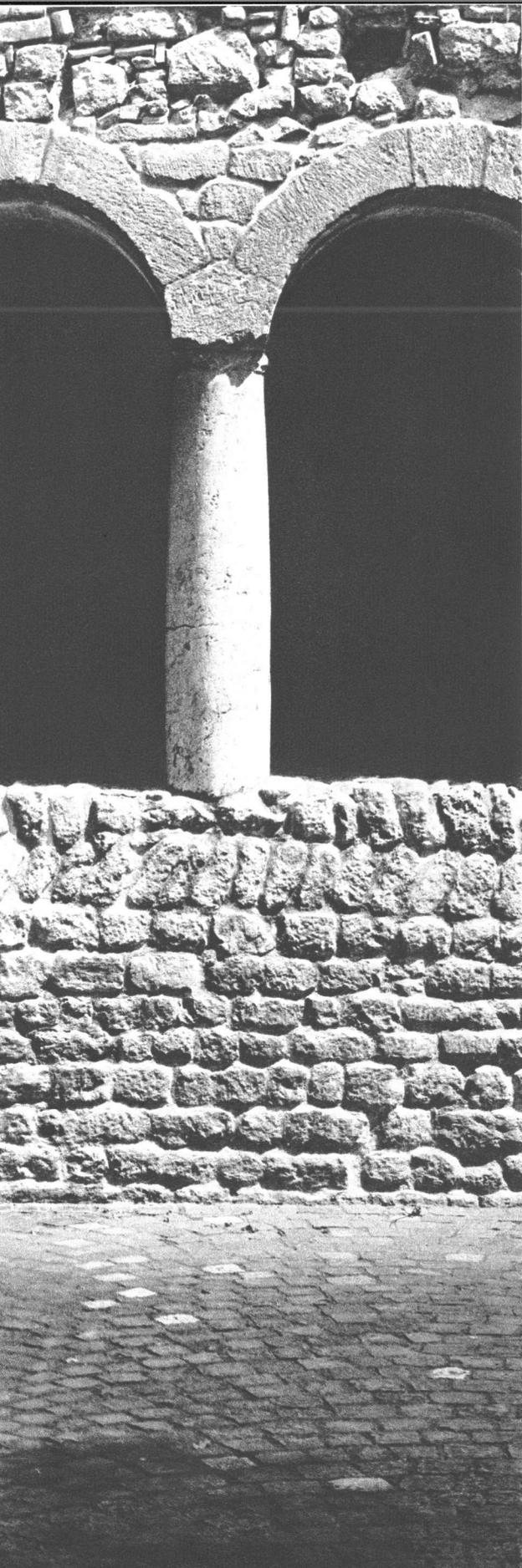
Comme ailleurs enfin, l'industrie s'est peu à peu implantée dans la région. Industries en rapport avec le site ou l'agriculture tout d'abord : briqueteries, moulins, charcuteries, fromageries, fabriques de cigares, de machines agricoles, de conserves, usines de conditionnement du tabac, etc. Puis d'autres, estimant l'emplacement favorable à divers titres — la position géographique sur un nœud routier et ferroviaire a souvent déterminé ce choix — ont essaimé d'ailleurs : petite mécanique, horlogerie, fibro-ciment, meubles, carrosserie, électronique. Enfin, n'oublions pas l'armée qui, si elle fut toujours présente à Payerne — l'Abbatiale ne fut-elle pas longtemps une caserne ? — n'a pris une certaine importance économique pour la ville que le jour où fut créée la place d'aviation; dès ce moment, recrues d'aviation et de DCA animent les rues et les cafés, tandis que leurs appareils, toujours plus rapides et plus bruyants, vont se perdre dans les nuages. Et relevons pour terminer que la situation dégagée de la colline des Invuardes lui a valu d'être choisie pour y édifier une station météorologique importante qui lâche, très régulièrement, ses ballons-sonde dans le ciel broyard.

Voilà Payerne

Une bourgade parmi tant d'autres, mais qui, grâce à un développement que ses édiles veulent harmonieux, tient fidèlement à ses nombreuses traditions. Une ville née autour d'un couvent qui lui a légué son plus pur joyau, et qui cherche à son tour à rayonner sur le pays environnant. Une localité encore à la taille de l'homme, où il fait bon vivre, où ses enfants émigrés reviennent avec joie et qui veut être pour ses amis la « cité du bon accueil ».

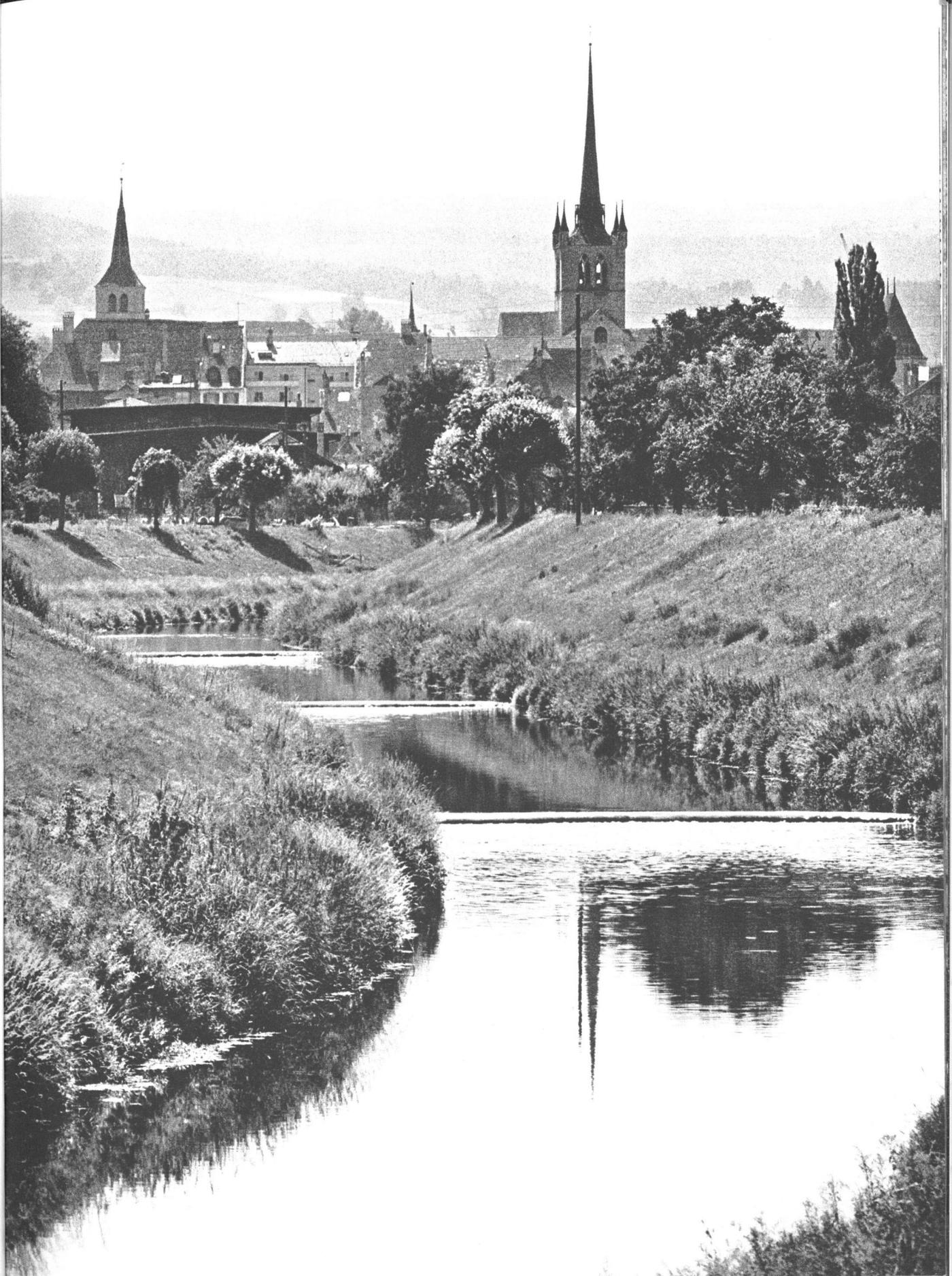
Saucisse au foie des Brandons, poulet du Tirage et, dans les grandes occasions, le « boutefas » dodu et parfumé; le vin de ses vignes et l'humour malicieux de ses habitants, voilà ce que Payerne tient en réserve pour ses hôtes, après qu'ils se seront penchés avec intérêt — et respect — sur les merveilleux vestiges de son passé.





Après mille ans, les architectes romans
ont réutilisé les matériaux romains

La Broye, miroir brisé





L'ancienne abbaye,
une île au milieu des toits

Cette tour, qui défend la cave





Architecture vivante

L'Hôtel de Ville
Un restaurant moderne







Les richesses de la terre

Le carrefour du rail



On « coterge »
à l'ombre comme
au soleil





Dans l'Abbatiale:
Le mystère de la naissance

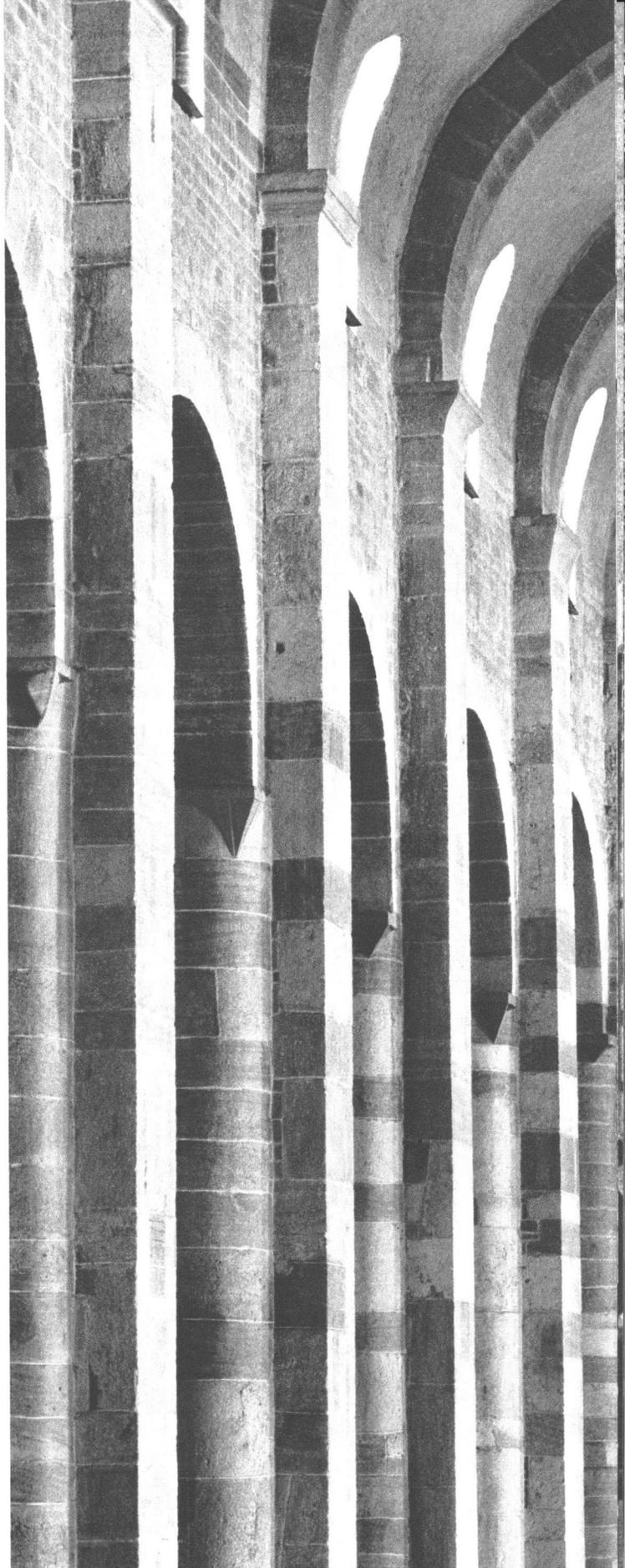
La sobre grandeur
de la nef principale

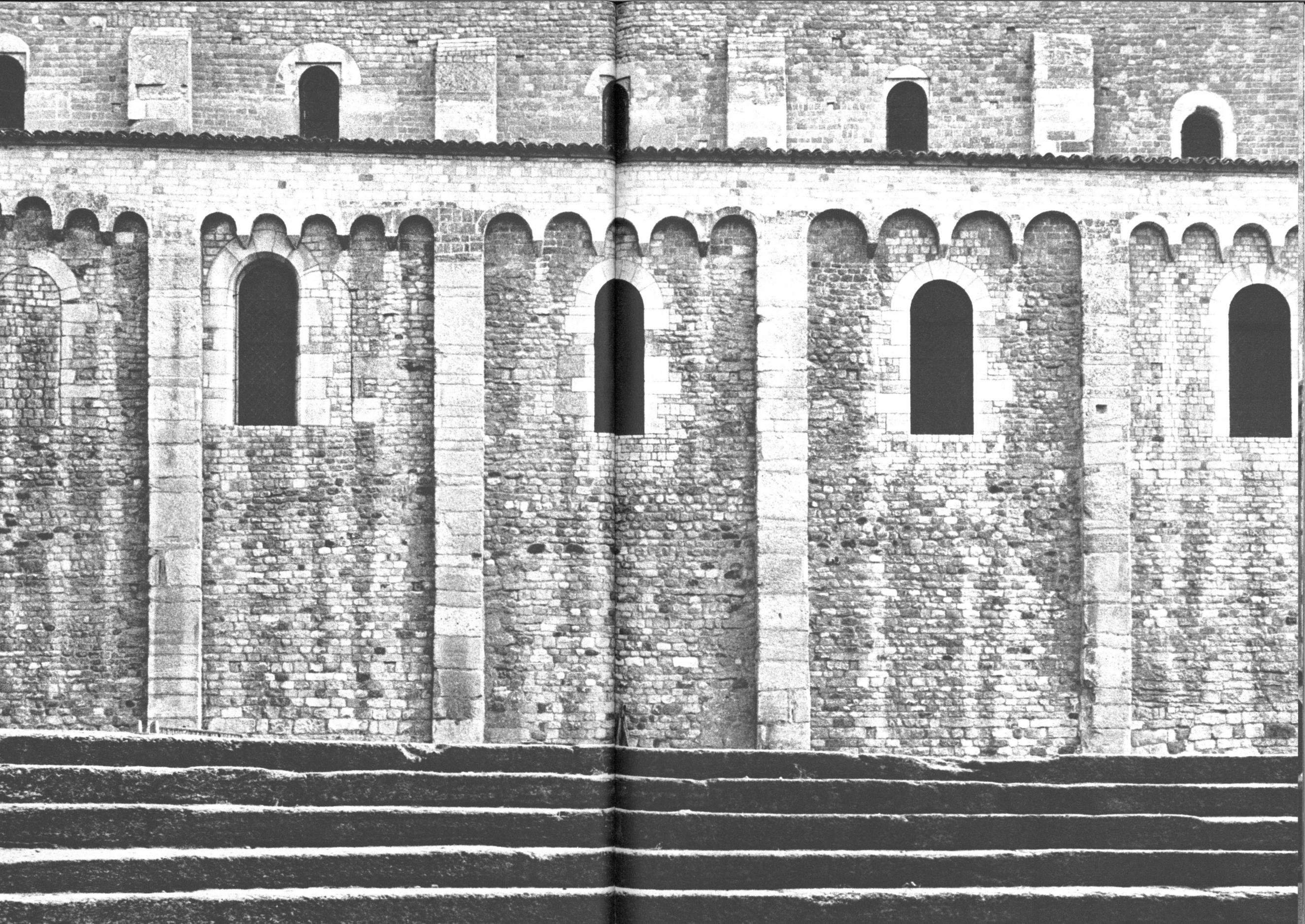




Apôtres ou prophètes

Le pur envol des piliers

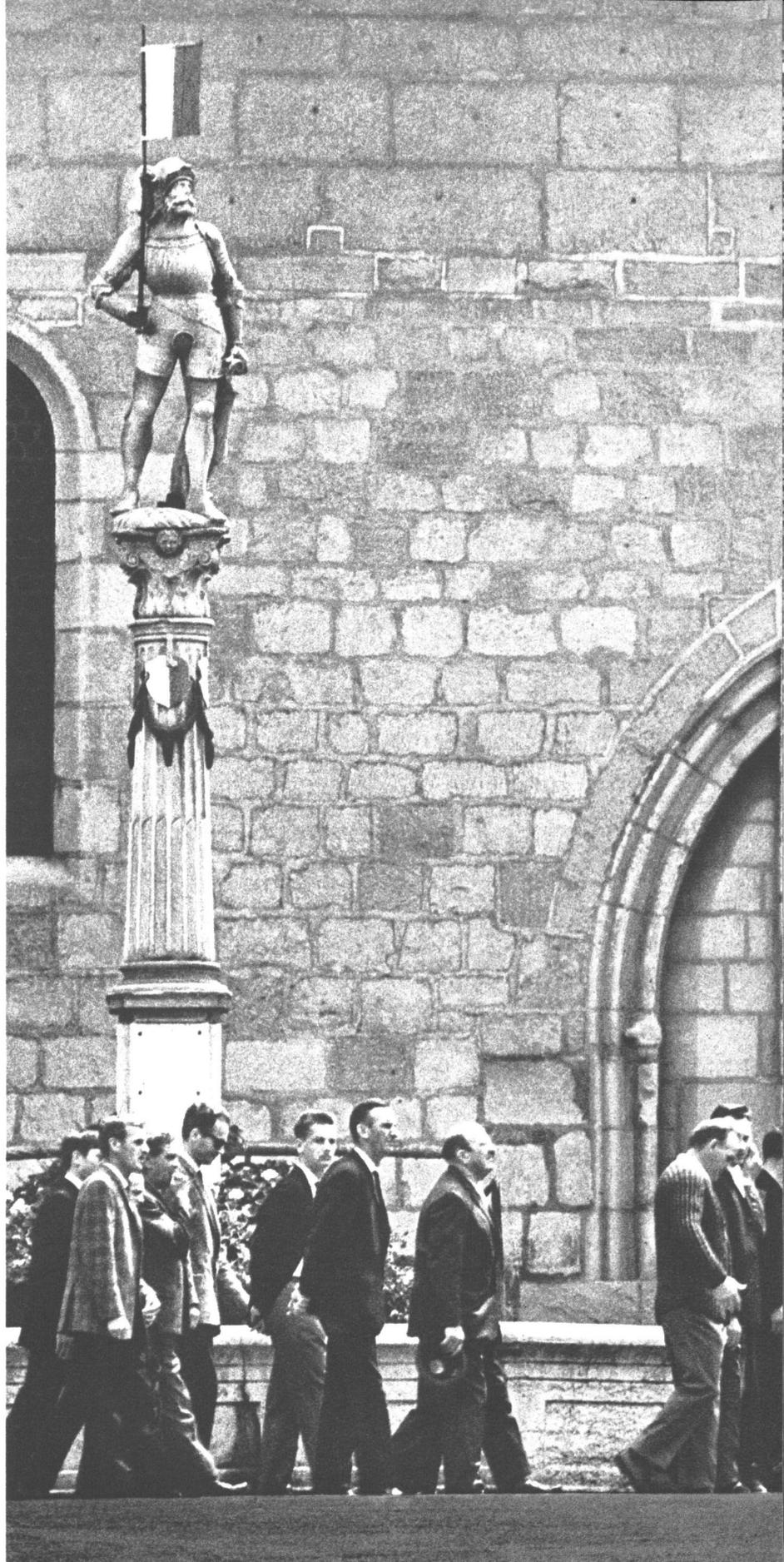






Jets pétrifiés, les retombées
des voûtes du « Vendo »

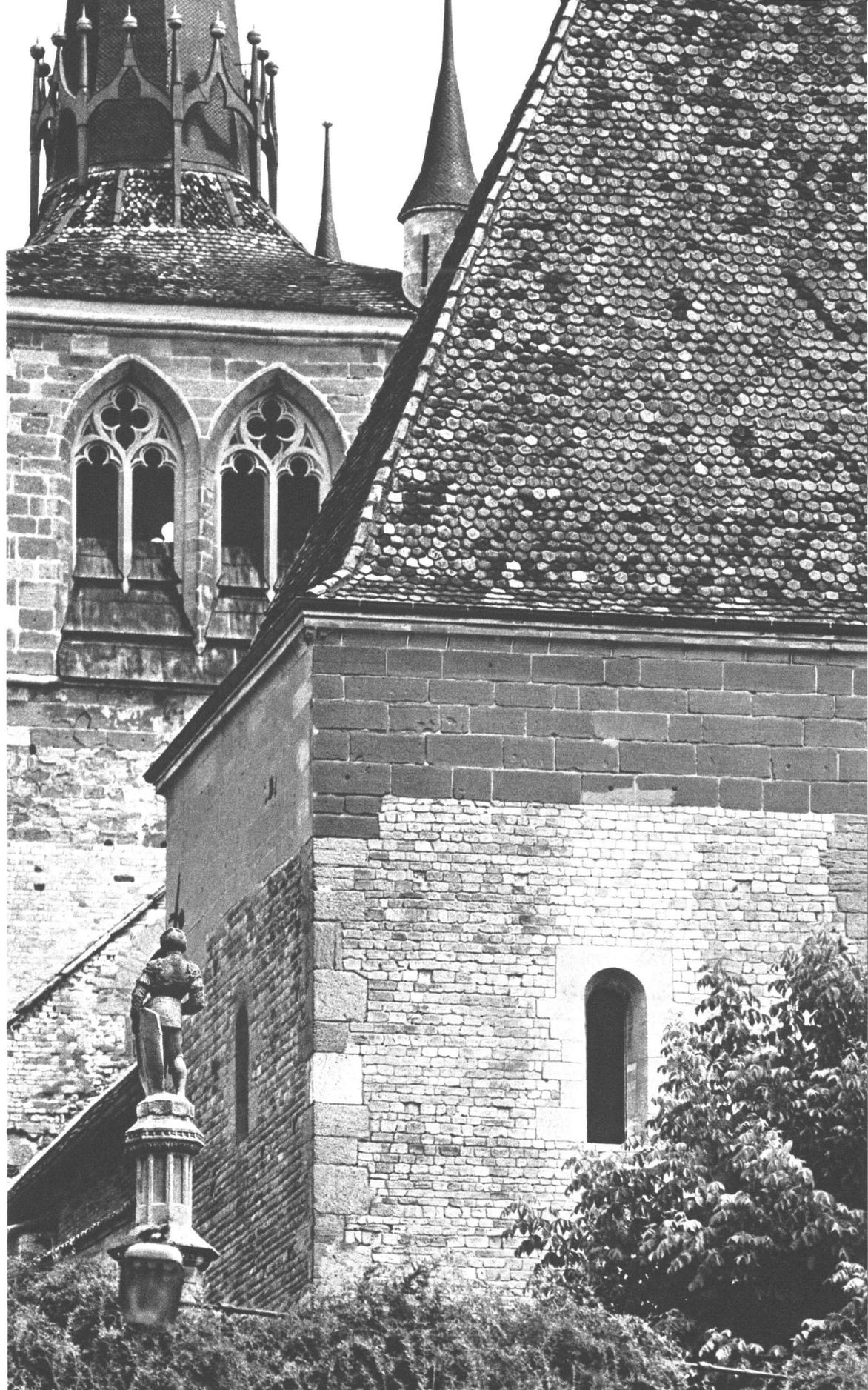
Par-delà les hommes, le vieux
Banneret semble scruter l'avenir





Henri Jomini, le glorieux Général.

Hommage à la Reine Berthe,
les vieux murs veillent sa couronne





A la fin de l'hiver, la liesse des Brandons déferle dans les rues





Déchaînement de carnaval

Une étape accueillante





Récolté
sur les bords du Léman,

le « commune » vieillit
dans les caves du Château



19
Grandbaucce

Grandbaucce

30



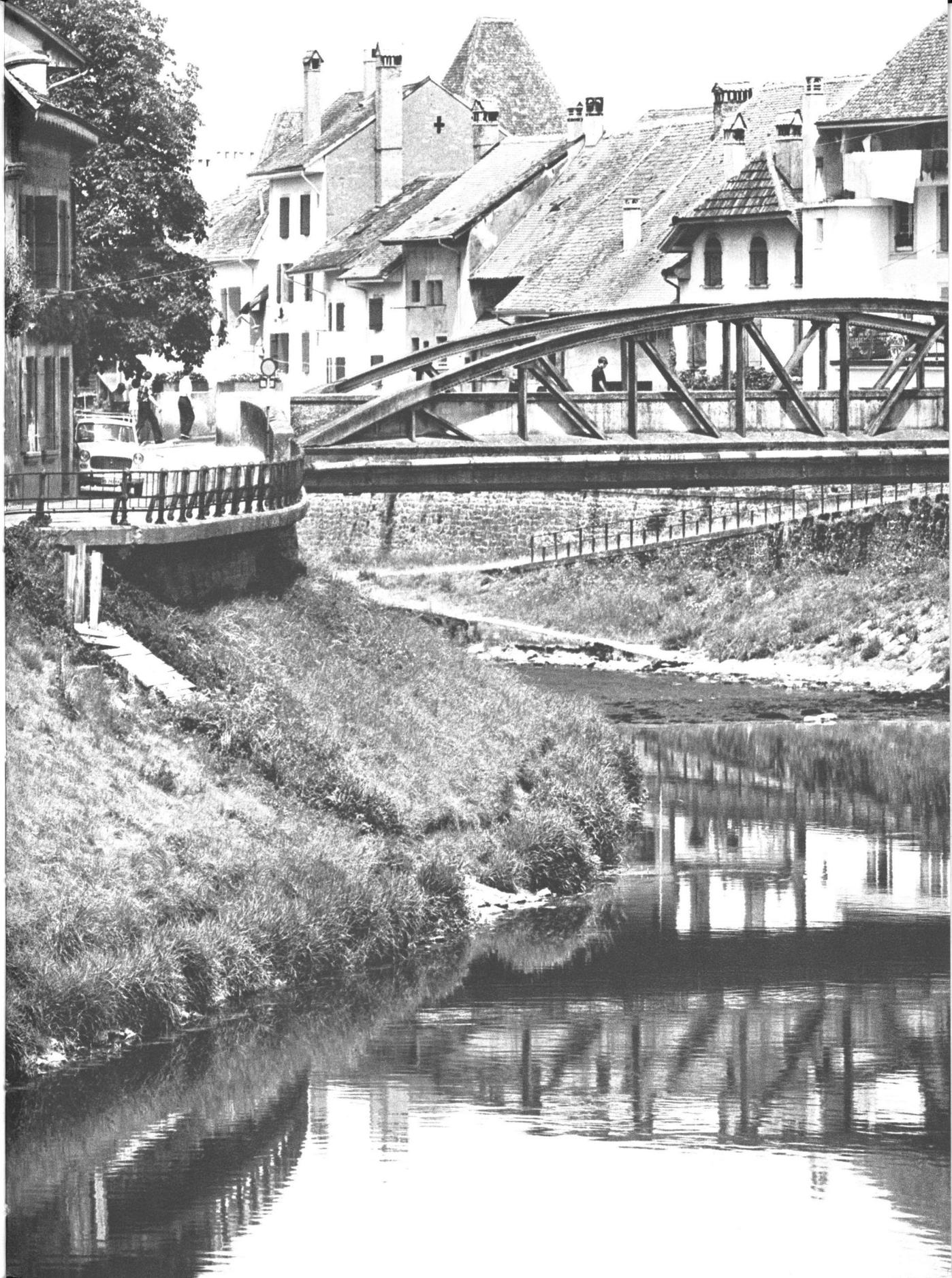
Le pas des hommes
marque les heures de la Cité





A bon vin, belle enseigne

Les toits se pressent
sur les anciens remparts





Le don des moines

Collection Trésors de mon Pays

4 Neuchâtel. 6 Henri Pestalozzi. 7 Gottfried Keller. 9 Carl Spitteler. 11 Soleure. 15 La Forcla. 17 Montagnes neuchâtelaises. 18 Lausanne. 19 Alexandre Vinet. 20 Rodolphe Töpffer. 22 Lac des Quatre-Cantons. 24 Portes de villes suisses. 25 Lucerne. 27 Sion. 28 Les « Bisses ». 29 Berne. 30 Romainmôtier. 31 C.-F. Ramuz. 32 Vevey. 33 Peinture paysanne. 34 Ile de St-Pierre. 36 Vallée de Joux. 37 Alpes vaudoises. 38 Les Glaciers. 39 Val-de-Ruz. 41 Bâle. 42 Coppet. 43 Lac de Neuchâtel. 44 Campagne genevoise. 45 Grand St-Bernard. 47 Saillon. 48 Les Gastlosen. 49 La Cathédrale de Lausanne. 50 La Suisse aux mille horizons. 51 Verbier vu par un peintre. 52 Le Coteau de Lavaux. 53 Sierre. 54 Le Val-de-Travers. 55 Le Vully. 56. Flâneries genevoises. 57 Vieux-Bienne. 58 Rheinfelden. 60 Bienne, ville d'aujourd'hui. 61 Gruyère. 62 Lausanne en zigzag. 63 Grindelwald. 64 Le Rhône. 66 Visages du Jura. 67 Ollon, Bex, Villars-Chesières. 68 Variations zurichoises. 69 Orbe. 70 Pays de la Venoge. 71 Fribourg. 72 Le vignoble neuchâtelais. 73 Montreux. 74 Vignes et vignerons du Valais. 75 La Chaux-de-Fonds. 76 Moudon. 77 Romont. 78 Porrentruy et l'Ajoie. 79 Grandson. 80 Le Léman. 81 Carouge. 82 Estavayer-le-Lac. 83 Delémont et la Vallée. 84 La Vallée de Joux. 85 Saint-Imier et le Vallon d'Erguel. 86 Moutier. 87 La Neuveville. 88 Franches-Montagnes. 89 Yverdon. 90 Avenches. 91 Lausanne. 92 Pays de Neuchâtel. 95 Flâneries autour de Lausanne. 96 Romainmôtier. 97 Présence de Genève. 98 Sainte-Croix. 99 Bienne. 100 Ce petit peuple. 101 Rousseau et la Suisse. 102. Le Landeron. 103 Monthey. 104 Trésors du Musée National. 105 Pully. 106 Valais de toujours. 107 Martigny. 108 Le Château de Grandson. 109 Le Château d'Oron. 110 Chillon. 111 Gryon. 112 Châteaux vaudois I. 113 Saint-Ursanne. 114 Auvernier. 115 Notre lac. 116 Châteaux vaudois II. 117 Château de Gruyère. 118 Le canton de Vaud. 119 Le Locle. 120 Lucens. 121 Sur nos monts... 122 L'histoire de La Chaux-de-Fonds. 123 Le rayonnement international de Genève. 124 Morges. 125 Forêt. 126 Aigle. 127 Horizons et profils zuricois. 128 Vouvry et Taney. 129 Tramelan. 130 Payerne.